

Réalité et concepts

(D'une nouvelle méthode philosophique et d'une nouvelle philosophie réaliste de Jocelyn Benoist.)

François-Igor PRIS

Aux étrangers, qui souffrent.

Résumé

Je présente la nouvelle philosophie réaliste de Jocelyn Benoist, en particulier, sa solution du problème du fossé explicatif dans la philosophie de l'esprit.

I present the new realist philosophy by Jocelyn Benoist, in particular, his solution to the problem of the explanatory gap in the philosophy of mind.

« Qu'y a-t-il de plus réel que ces corps noirs qui viennent s'échouer sur les plages d'Europe et qui constituent l'infamie quotidienne de notre monde développé ? »¹

« (...) L'évidence d'un certain rapport de force : celui qui tient à distance certains et donc les met en position d'attendre (...). Il (...) s'agit (...) ici (...) des divisions qui séparent *de toute façon* notre monde en autant de territoires dans lesquels s'exprime la conflictualité de pouvoirs : pouvoir des dominants, pouvoir des dominés se définissant en réaction et en subordination – en sous-traitance – à celui des dominants. Une conflictualité qui revêt parfois, quand elle sort de sa routine, la forme d'une guerre ».²

« La violence latente – *de partages faits dans le réel avant d'être pensés* - que peuvent contenir nos concepts. »³

Dans ses deux essais, *Concepts*⁴ et *Éléments de philosophie réaliste*⁵, qui se complètent l'un et l'autre, Jocelyn Benoist jette les bases d'une philosophie contextualiste (non-métaphysique) wittgensteinienne de l'esprit et d'un réalisme contextuel (non-métaphysique) wittgensteinien. Benoist s'inspire des idées de Wittgenstein, Austin et Charles Travis, et il les développe dans

¹ Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, p. 31.

² Ibidem, p. 200.

³ Ibidem, p. 196.

⁴ Ibidem.

⁵ Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, Paris, Vrin, 2011.

le contexte de la philosophie contemporaine. En même temps, il critique le Pseudo-Wittgenstein - le philosophe assez populaire -, en particulier l'usage non-critique fondamentaliste de la notion de pratique (Benoist rappelle que l'on s'intéresse aux pratiques conceptuelles, c'est-à-dire, aux actions, qui déjà présupposent la notion de concept) et d'ordinaire, en particulier, de « langage ordinaire », et une interprétation conservatrice de la « grammaire philosophique » comme l'essence inchangeable qui précéderait le langage. Les distinctions entre l'ordinaire et le non-ordinaire, par exemple, mathématique ou métaphysique (comme les notions et les théories abstraites de la philosophie de l'esprit contemporaine sont « métaphysiques ») ne jouent pas un rôle important. La philosophie de Wittgenstein, sa méthode thérapeutique et « grammaticale » peuvent être élargies dans le domaine du « non-ordinaire ». La phénoménologie classique de Husserl, notamment, peut être corrigée à la lumière de l'approche contextualiste. Quant au contextualisme lui-même, bien que Benoist se réfère à Charles Travis¹, il développe, à mon avis, sa propre version du contextualisme qui est plus juste². A la différence de Travis, Benoist a l'intention de créer une philosophie positive, mais non « mentaliste », de l'esprit.

Benoist dirige sa critique contre le réalisme métaphysique et les théories cartésiennes de représentation (en particulier contre les théories internalistes de la représentation mentale) comme un intermédiaire entre la réalité et le sujet, dont on use largement dans les sciences cognitives, mais aussi contre les théories anti-représentationalistes antiréalistes comme, par exemple, la théorie enactionniste de la perception, et également contre l'identification postmoderne de la représentation avec la réalité.

Benoist oppose sa méthode contextualiste au transcendantalisme kantien et néo-kantien et à l'idéalisme objectif hégélien. La réalité est « un donné premier, et non un enjeu de constitution »³. Elle est comme elle est. Et nous sommes capables de la comprendre. La pensée et les concepts sont secondaires.⁴ La distinction entre les « choses représentées » (c'est-à-dire, « choses-pour-nous ») et les « choses » (c'est-à-dire, « choses-en-soi ») mène au scepticisme ou à l'idéalisme. Contre Hegel, Benoist affirme que la réalité ne s'identifie pas avec la « réalité » conceptuelle. Notre pensée est bornée⁵, et nous, comme nous sommes,

¹Travis Charles, *Unshadowed Thought*, Harvard UP, 2000. Travis Charles, *Occasion-Sensitivity*, Oxford, Oxford UP, 2008. Travis Charles, *Objectivity and Parochial. Collected Papers*, Oxford, Oxford UP, 2011.

² L'une des définitions que Benoist donne au contextualisme est la suivante: « Même signification, mais ententes différentes, tel est le principe du contextualisme ». (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, Paris, Vrin, 2011, p. 79.)

³ *Ibidem*, p. 14.

⁴ Il ne faut pas confondre la réalité et le sens de la réalité. Il n'y a pas de sens à dire que la pensée elle-même est capable de changer quelque chose dans la réalité (dans ce sens-là elle est « faible »). La pensée n'a pas d'efficacité « libre », hors réalité. Mais cela ne veut pas dire que la pensée n'est pas capable d'atteindre (« toucher » ou comprendre) la réalité.

La réalité, les « frontières de faits » précèdent les concepts dont elles sont les « faits » constituants. (Voir Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, p. 197.)

⁵ Tout concept a son domaine d'application. C'est-à-dire, la capacité d'un concept à atteindre une certaine réalité est exactement ce qui l'empêche d'en atteindre d'autres. (Voir Benoist Jocelyn, *Concepts, op. cit.*, p. 34.) Pour Benoist, comme pour Wittgenstein, « la thèse de bornage, en tant que thèse d'indétermination, est autant une thèse de clôture que d'ouverture ». (Voir *Ibidem*, p. 156.)

n'avons pas des concepts pour tout, bien qu'il n'ait pas de limites conceptuelles en principe pour comprendre toute réalité.

Contextuellement il n'y a pas de sens à parler de l'essence de la réalité *en général*, ni de la justifier. Une théorie de la réalité *en général* constitue un projet absurde, mais on peut construire des théories à partir des formes différentes du réel.

Benoist partage le point de vue selon lequel la philosophie est, dans un sens, secondaire par rapport aux autres disciplines (« la philosophie *n'a pas d'objet direct* »¹) Sa tâche principale est l'analyse conceptuelle. Celle-ci, pour Benoist, n'est pas une analyse purement *a priori*, et elle est applicable à toutes les choses ; il n'y a pas des choses indignes de la philosophie. On peut, par exemple, faire une analyse conceptuelle d'un tel objet singulier et puissamment réel comme l'Afrique ou d'un tel phénomène social (d'une réalité sociale²) comme l'existence de ghettos. Les concepts ont des formes innombrables. Les vrais concepts, non pseudo-concepts, et la vraie pensée (qui sont toujours contextuels et qui en même temps ont une certaine généralité, c'est-à-dire, qu'ils dépassent le cadre d'un contexte donné. Les pensées n'existent pas en soi, mais sont toujours *nos* pensées) sont *ancrés* dans la réalité ; ils sont *nourries* par celle-ci. La vraie analyse conceptuelle doit aller jusqu'au bout, c'est-à-dire, jusqu'au fondement factuel des concepts. « Analyser nos concepts c'est interroger le fond de la réalité qu'il y a toujours en eux », - dit Benoist. L'une des tâches de la philosophie de l'esprit est de comprendre la nature de la généralité des concepts et des pensées, comprendre comment ceux-ci atteignent la réalité concrète. La philosophie travaille sur la frontière vacillante du conceptuel et du non-conceptuel. La différence qui les caractérise n'est pas ontologique (comme le pensait, par exemple, Frege) mais logique. Et « la frontière entre le conceptuel et le non-conceptuel (...) est une question de point de vue. »³

Il n'existe aucun *fossé épistémique* entre les vrais concepts (ou pensées) et la réalité. Car les concepts sont faits pour atteindre la réalité. C'est aussi vrai pour les concepts singuliers radicaux, comme les concepts exprimés par les noms propres (les noms propres possèdent la généralité cognitive – celle de reconnaissance)⁴, que pour les concepts phénoménaux se référant

¹ *Ibidem*, p. 29.

² Benoist argumente qu'il n'y a pas de différence ontologique entre la réalité sociale et, par exemple, la réalité ordinaire. Il n'existe pas de pyramide ontologique stratifiée, fondée dans « le perceptuel » et culminant dans « le social ». Les faits sociaux nous sont immédiatement donnés. Et les faits les plus ordinaires, comme par exemple le klaxon de la camionnette du facteur (exemple emprunté à Heidegger), ont une dimension sociale. On ne peut pas se trouver en dehors de la société, en dehors du social. Nous sommes dans la société même quand nous sommes complètement isolés des gens. (N'oublions pas que, dans un autre sens (non pas ontologique), il y a une différence énorme entre ce que l'on appelle l'« exclusion sociale » et l'« intégration ».)

La réalité de l'intentionnalité sociale est déterminée par ce qu'admettent des institutions sociales. Ce n'est qu'un niveau de la réalité sociale. La société est primaire (et elle ne se choisit pas elle-même. Cela ne veut pas dire qu'elle doit être acceptée comme elle est. « La réalité est aussi bien ce qui se change » (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, Paris, Vrin, 2011, p. 171.), l'intentionnalité sociale est secondaire, et non pas l'inverse.

Benoist rejette le modèle conventionnaliste de l'habitude sociale, en adoptant à sa place le modèle wittgensteinien de l'habitude comme règle. (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, *op cit*, chap. 6.)

³ Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, p. 65.

⁴ La distinction entre les concepts singuliers et non-singuliers dépend du point de vue ; elle est logique, et non ontologique. La réalité est comme elle est. Il n'y a pas de sens à parler de sa singularité ou non-singularité comme un *matter of fact*.

aux expériences phénoménales.¹ Tout se passe comme s'ils contenaient en eux-mêmes un grain de la réalité (dans le cas des concepts phénoménaux – un grain de l'expérience phénoménale réelle).² En même temps, Benoist rejette la théorie de l'identité de la pensée et de la réalité. La pensée est normative (et un concept est une norme mentale) ; elle doit s'accommoder au réel. L'équilibre entre la pensée et la réalité est assez fragile.

Dans le cas général, le concept peut être défini à l'aide de l'ensemble de ses applications paradigmatiques.³ Nous maîtrisons un concept si et seulement si nous maîtrisons l'ensemble correspondant de ses usages paradigmatiques. On ne peut donc pas séparer l'avoir d'un concept de la capacité de l'appliquer. Par exemple, les applications des concepts phénoménaux sont « intuitives », c'est-à-dire, qu'elles sont déterminées par l'expérience correspondante. Ces concepts sont fondés sur l'idée de ressemblance de famille. C'est pourquoi les limites de leur application sont assez vagues. On ne peut pas posséder un concept phénoménal (ou « expérientiel ») d'une certaine expérience si on ne l'a jamais éprouvée (ou, ajoutons, si l'on n'a jamais éprouvé une expérience semblable).

Je dirais que, selon Benoist, le concept d'une chose (par exemple, d'une expérience) est son *essence* dans le sens suivant. L'essence, par exemple, une essence phénoménologique, n'est pas « transcendante » ; elle peut être *donnée*, et elle est dans la particularité même de ce qui est donné. Par exemple l'essence de pomme peut être donnée dans le sorbet à la pomme qui constitue en quelque sorte un « concept vivant » de la pomme.⁴

Benoist analyse le concept du réel en considérant ses différents usages, c'est-à-dire, la « grammaire » logique du réel au sens wittgensteinien. Il découvre que la perception joue un rôle basal dans la définition de la réalité.⁵ (Et notre langage ordinaire est ancré dans la perception. Il représente un mode de contact avec la réalité.) Il y a une priorité grammaticale du perçu dans le concept de réalité. « Parler des choses réelles, c'est toujours, *aussi et d'abord* (même si *pas seulement*), parler des choses que nous voyons, touchons, goûtons, sentons et entendons. »⁶ C'est un fait logique (grammatical), et non empirique.⁷

¹ Benoist utilise aussi la notion de « concept pratique ». (Voir, par exemple, Benoist Jocelyn, *Concepts, op. cit.*, p. 65.) Ce qui est conceptuel n'est donc pas nécessairement réflexif. Selon Benoist, l'erreur serait de croire qu'il y a toujours des *raisons* pour appliquer ou non un concept. (Il s'agit des raisons explicites, réflexives.) « *La raison, c'est le concept lui-même* », - dit-il. (*Ibidem*, p. 177.)

² La conceptualisation peut être standardisée, abstraite, pauvre, comme, par exemple, quand les concepts renvoient de façon formelle aux objets correspondants, sans refléter toute leur richesse. Une telle conceptualisation appauvrie n'est pas fatale aux concepts.

³ La source de la notion de concept paradigmatique peut être trouvée dans Wittgenstein.

⁴ Voir Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, pp. 89-90.

⁵ « Le fait de la perception (...) constitue une des dimensions mêmes du concept de réalité. » (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, Paris, Vrin, 2011, p. 99.)

⁶ *Ibidem*, p. 108

⁷ La conscience immédiate (*awareness*) précède la perception. Celle-ci *présente* la réalité ; celle-là nous permet de saisir la réalité dans toute sa plénitude. Par rapport à la perception (en général : à l'expérience), selon Benoist, la pensée se situe au niveau supérieur de la conscience. (La pensée attribue une signification à l'expérience. L'expérience et la pensée peuvent être séparées temporairement.) Cette distinction entre les niveaux de la conscience n'est pas grammaticale.

Strictement parlé, la réalité ne nous est pas « donnée ». Nous faisons partie de la réalité ; nous sommes en contact permanent avec elle. Une certaine *distance*, et non un fossé infranchissable *ontologique* (entre la pensée ou la conscience et la chose) ou *épistémique* (entre le concept et la chose, par exemple, entre le concept et l'expérience phénoménale ou le concept et la « réalité singulière »), entre nous et la réalité apparaît quand on emploie des concepts. On n'impose pas des concepts authentiques de l'extérieur ; ils sont déterminés et nourris par la réalité même. Les concepts identifient des choses, font des distinctions entre elles, leur « donnent leur signification »¹, permettent de les « atteindre » et les comprendre ; ils permettent aussi de *faire* quelque chose avec elles. Le concept survient là où la présence, la réalité se voit typifiée. Selon Benoist, ce qui importe ce n'est pas ce que nous avons (ce qui est réel), mais *ce que nous faisons de ce que nous avons*.

Les concepts employés peuvent ne pas correspondre à la réalité donnée, c'est-à-dire, qu'ils peuvent ne pas être *appropriés* (c'est la dimension normative négative des concepts). Autrement dit, il y a de vrais concepts et de faux concepts. (Cela dit, en règle générale, les vrais concepts permettent d'atteindre (de décrire, représenter) seulement une partie de la réalité. Une analyse de toute réalité peut être plus ou moins détaillée.) Une autre dimension normative des concepts – qui est « positive » - est *adéquation*. Les deux dimensions normatives sont étroitement liées, mais la seconde est plus forte que la première. Si l'appropriation est la possibilité de l'usage d'un concept (d'une description, d'une représentation) dans une situation donnée, l'adéquation est la qualité de l'usage du concept (de la description, de la représentation) – celle de l'ajustement mutuel du concept et de la réalité. Les concepts adéquats atteignent la réalité (dans le cadre d'un point de vue) telle qu'elle est, ils touchent la réalité en tant que réalité. C'est grâce aux concepts adéquats que nous représentons et connaissons les choses dans leur authenticité. Non seulement les représentations adéquates sont vraies, mais elles sont aussi justes.² Dans le cas d'une représentation adéquate d'une chose, « sa réalité perce en quelque sorte alors à travers sa vérité »³.

Le réalisme de Benoist est un *réalisme intentionnel*, ce qu'on peut comprendre sous deux sens étroitement liés entre eux (pour passer d'un sens à l'autre, il suffit de déplacer l'accent d'un mot à l'autre dans l'expression *réalisme intentionnel*): toute réalité nous est donnée dans le cadre d'un point de vue, d'une intention, d'un contexte (ces notions ne sont pas séparables l'une de l'autre). Dans ce sens, la réalité est intentionnelle. D'un autre côté, la véritable intention, et non pseudo-intention, est ancrée dans la réalité qui est la condition de son

¹ Il n'y a pas de sens à dire que la réalité comme telle a un sens ou n'a pas de sens. Il n'y a pas de sens à dire, comme le font les transcendentalistes, que la « réalité nue » est privée de sens. Le sens est associé à l'usage des concepts dans un contexte.

² Les représentations *vraies* sont celles qui « correspondent » à la réalité de façon formelle. Les représentations *justes* sont celles qui non seulement correspondent à la réalité mais aussi sont ancrées en elle.

Dans l'esprit du pragmatisme wittgensteinien Benoist note que la notion du *succès* est plus profonde que celle de vérité. Il entend par « succès » la poursuite (réussie) d'un « chemin normativement constitué » (Voir Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, p. 70, note 1 en bas de page), ce que j'interprète comme le suivre correct d'une règle au sens de Wittgenstein.

Il me semble que la notion du succès issue de ce sens-là soit proche de la notion de la vérité des Grecs anciens comme *alétheia* ou de la notion heideggérienne de *l'ouverture du Dasein*. On peut peut-être dire que les représentations « justes » sont les représentations « réussies ».

³ Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, Paris, Vrin, 2011, p. 58.

existence (c'est-à-dire, il y a une « contrainte » réaliste sur l'intentionnalité). Dans ce sens, et seulement ce sens, l'intention est réelle. (Même nos chimères ont une dimension réaliste. Leur force est dans leur enracinement dans le réel.) Le réalisme intentionnel rejette l'approche métaphysique de l'intentionnalité, qui considère l'intentionnalité comme quelque chose de *sui generis*, comme quelque chose que l'on ajoute à la matière de l'extérieur.¹

Le point de vue n'est pas séparable de la chose vue de ce point de vue. Il ne doit pas être imposé de l'extérieur, comme quelque chose indépendant de la chose. Dans le cadre d'un contexte, d'un point de vue, la chose nous est donnée comme elle est.² Dans un contexte, on a affaire, par exemple, à un livre, dans un autre – à un parallélépipède. Cela ne veut pas dire qu'il existe un troisième objet qui est considéré tantôt comme un livre tantôt comme un parallélépipède (bien que dans un contexte déterminé tel point de vue soit possible). Dans notre cas, il existe seulement deux « choses-en-soi », qui sont en même temps des « choses-pour-nous » : un livre et un parallélépipède.

« Un livre » et « un parallélépipède » ne sont pas des *représentations* différentes d'un seul et même objet. Ce sont deux objets différents. Plus précisément, ce sont deux *présentations* de deux objets différents. La présentation nous donne un objet immédiatement, comme il est ; c'est un accès direct à l'objet. La *représentation* est un doublement de la *présentation*.

Le contexte est « silencieux », c'est-à-dire, il inclut ce qui est implicite. Dans le cadre d'un contexte la « réalité », ou le niveau des faits « bruts » (non-normatifs) – c'est ce qui est supposé, ce qui est acquis ; dans le cadre d'un autre contexte cette « réalité brute » elle-même peut devenir contextuelle. (On appelle aussi le « réel » ce qui reste non-analysé, non-conceptualisé.)

Par exemple, dans le contexte de nos institutions le fait que j'ai payé deux dollars à l'épicier consiste en ce que j'ai tendu un certain bout de papier. Les institutions jouent le rôle de la réalité. Cela ne veut pas dire que dans un autre contexte ils ne puissent pas être mis en question (la réalité c'est ce qui change).

Même les affirmations mathématiques sont contextuelles (voir un exemple de la théorie des ensembles³). Cela permet de donner un sens naturel aux notions à première vue absurdes (sur lesquelles pourtant les philosophes ont réfléchi souvent), comme le *carré rond*⁴.

La pensée, la conscience, la représentation mentale contiennent des éléments de la réalité. Car leur ancrage dans le réel est la condition de leur existence. La philosophie de l'esprit ne peut

¹ Dans (Pris François, « Le fossé explicatif dans la philosophie de l'esprit du point de vue de la deuxième philosophie de Wittgenstein vue comme un naturalisme normatif », thèse de doctorat de l'Université de Paris 4 Sorbonne, 16 mai 2008. (Diffusion ANRT 2009.)) j'argumente en faveur d'un *naturalisme/réalisme normatif* wittgensteinien qui, il me semble, dans beaucoup de ses aspects est proche du *réalisme intentionnel* de Benoist.

Notons dans ce rapport, que Benoist critique l'usage de la notion aristotélicienne de la « nature seconde ». Benoist ne sépare pas l'animalité de l'homme de sa « rationalité ». L'homme en tant qu'« animal rationnel » perçoit des choses immédiatement. Sa rationalité *est* son animalité. (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste, op. cit.*, p. 154.)

² « Il n'y a de contexte que là où on rentre dans ce jeu normatif dans le réel que, en un sens ou en un autre, on appelle « pensée ». Mais le contexte lui-même (...) est ce qui reste dans le silence. » (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste, op. cit.*, p. 88.)

³ *Ibidem*, chap. 3.

⁴ Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, pp. 165-168.

pas être construite sans utiliser le concept de la réalité, et sans comprendre la nature de la réalité.

Selon Benoist, le réel est *ce que l'on a*. Pourtant cette métaphore ne doit pas être comprise au sens littéral, c'est-à-dire, au sens de la possession. Elle doit être comprise au sens dans lequel on dit « voyons donc ce qu'on a là ! ». ¹ Cela dit, ce qui est important c'est *ce que nous faisons de ce que nous avons* (il peut arriver que nous ne sachions pas quoi faire de ce que nous avons). Une tâche du réalisme contextuel est de clarifier la signification (ou les significations) de l'expression « ce que l'on a », la nature et les formes de « ce que l'on a ». ²

Nos concepts sont déterminés par la réalité, par le rapport des forces réelles, qui constituent en partie leur substance. « Un même phénomène » peut être décrit différemment selon les points de vue. Cela ne veut pas dire que telle ou telle description ne reflète pas une réalité. Cela, inversement, signifie que la réalité est multiple ; elle est divisée par des frontières. Les divisions réelles, le rapport de forces réel déterminent les divisions conceptuelles. « Ce qui s'appelle *waiting* d'un côté s'appelle *loitering* de l'autre, par exemple » (voir l'exemple des habitants d'un ghetto). ³ Souvent nous ne pouvons pas penser (parce que nous n'avons pas de concepts correspondants). Par conséquent, nous ne voulons pas penser. Et parce que nous ne voulons pas penser, nous ne pouvons pas. Par exemple, pour des raisons idéologiques nous ne voulons pas et nous ne pouvons pas penser un tel objet singulier et massif comme l'Afrique. Nous ne voulons pas et nous ne pouvons pas penser à ces corps noirs qui viennent s'échouer quotidiennement sur les plages d'Europe. C'est par ce que nous vivons de la misère de l'Afrique.

La philosophie n'a pas le monopole de création des concepts, et son but ne consiste pas à donner une classification complète des concepts de base (ce qui est impossible). La physique et les mathématiques produisent des concepts très compliqués que les philosophes, à défaut d'un entraînement spécial, ne peuvent pas comprendre. La tâche de la philosophie est l'analyse conceptuelle, l'investigation de la nature des concepts, du rapport entre les concepts et la réalité. Comme toute discipline, la philosophie a sa propre technique. C'est une technique de l'analyse conceptuelle qui requiert beaucoup de patience et d'attention envers l'objet d'analyse, envers la réalité. La condition nécessaire à une analyse satisfaisante est la bonne connaissance de l'objet de l'analyse. Néanmoins Benoist rejette le retour aux

¹ « Le “monde” n'a rien de “notre”, et nous le dit encore moins. » (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, op. cit., p. 92.) « Le monde ne parle pas ». (Voir *Idem*, note 1.) « Le réel n'est (...) ni ce que nous n'avons, ni ce que nous n'avons pas, mais ce en quoi, entre autres choses, cela a un sens de dire que nous ayons ou n'ayons pas quelque chose. » (Voir *Ibidem*, p. 93.)

² Dans *Être et temps* Heidegger parle de la « dictature » masquée du pronom impersonnel « on ». A la différence du Dasein, celui-ci n'est pas authentique ; il est anonyme, impersonnel. *Nous* parlons, pensons, et sentons comme *on* parle, *on* pense et *on* sent. (En même temps nous avons une illusion que nous parlons, pensons et sentons quelque chose de particulier, quelque chose que personne avant nous n'a parlée, pensée, ou sentie.) (Voir, par exemple, Heidegger Martin, *Sein und Zeit*, Max Niemeyer Verlag Tübingen, 2006, § 27. Voir aussi, par exemple, Cabestan Philippe, *Le bonheur d'être ici*, Paris, Fayard, 2011.)

Benoist va jusqu'au bout de l'usage impersonnel du « on ». (La question de la personnalisation du « on » se pose qu'en aval, et non en amont.) Dans l'esprit de Heidegger on peut dire que *nous* avons ce qu'*on* a. C'est aussi vrai pour l'expérience « singulière » (et dans ce sens « privée ») ou phénoménale. Ma suggestion est que, peut-être, la notion ontologique du Dasein permettrait d'approfondir l'analyse logique (grammaticale) de Benoist.

³ Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, p. 202.

épistémologies régionales. La philosophie applique l'analyse conceptuelle à son propre niveau qui est celui le plus général.

Les concepts possèdent une certaine flexibilité, plasticité ; ils ont une « texture ouverte ».¹ Le domaine de leurs applications est borné, c'est-à-dire, il n'est pas sans limites² (il y a des *possibilités réelles* d'applications des concepts), mais en même temps il est vague. En général, il ne peut pas être connu *a priori*. *A posteriori* il arrive souvent qu'un concept ait une application qu'on n'a pas pu prévoir. Dans plusieurs cas il n'y a pas de sens à dire si un concept est applicable ou non dans une situation imaginaire jusqu'à ce que la pratique réelle permette de prendre une décision justifiée. Par exemple (Benoist reprend un exemple de Charles Travis³), étant donné l'état de connaissance actuelle, il n'est pas possible de répondre à la question de savoir si un animal génétiquement créé qui ressemblerait au cochon mais qui pourrait voler devrait être identifié par le même concept de cochon ou par un autre concept (peut-être un concept d'une autre forme de cochon). Autrement dit, on ne peut pas répondre *a priori* à la question de son identification à une autre espèce de cochon, ou à la même espèce que des cochons normaux.⁴

L'identification conceptuelle d'une chose comme « la même », comme appartenant à la même espèce ou « suffisamment semblable » dépend du contexte. Par exemple, ce qui est une représentation d'une chose dans un contexte, peut être « la même chose » dans un autre contexte. Selon Benoist, toute identité a une dimension normative. (Moi aussi, j'introduis la notion d'identité comme un « jeu de langage », c'est-à-dire comme ayant une dimension

¹ Benoist se réfère à Friedrich Weismann, « La vérifiabilité », trad. Delphine Chapuis-Schmitz, in Laugier Sandra Laugier, Wagner Pierre (dir.), *Philosophie des sciences I*, Paris, Vrin, 2004, pp. 325-360. (Voir Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, chap. 5.) Mais c'est, bien sûr, aussi l'idée de Wittgenstein.

² « Celles-ci sont celles de l'honnêteté, autrement dit de l'engagement que nous avons au monde. » (Voir Benoist Jocelyn, *Concepts*, op. cit., p. 169.)

³ Travis Charles, *Unshadowed Thought*, Harvard UP, 2000.

⁴ Benoist Jocelyn, *Concepts*, op. cit., pp. 180-182. J'ai proposé une « solution/dissolution » analogue du *problème plus difficile* de la philosophie de l'esprit, récemment posé par Ned Block, concernant la présence ou l'absence d'une conscience chez un *Commander Data* (Voir Pris François, « Le fossé explicatif dans la philosophie de l'esprit du point de vue de la deuxième philosophie de Wittgenstein vue comme un naturalisme normatif », thèse de doctorat de l'Université de Paris 4 Sorbonne, 16 mai 2008. (Diffusion ANRT 2009.)) Brièvement, il n'y a pas de sens à chercher une solution du problème étant donné l'état actuel de notre connaissance, bien que le problème lui-même ait un sens et en principe puisse être résolu dans l'avenir. Block lui-même parle de l'*inaccessibilité* (nous n'avons pas des concepts correspondants) et *méta-inaccessibilité* (nous n'avons même pas une idée de quel genre de concepts il pourrait s'agir) de la conscience d'un *Commander Data*. (Voir Block Ned, «The Harder Problem of Consciousness», *Journal of Philosophy*, 2002, XCIX, n 8.)

À son tour, Benoist écrit que la question de savoir si nous aurions raison d'appeler un « cochon volant » « cochon » est *indécidable*. « Cela non pas au sens où nous ne saurions pas encore s'il s'agit d'un cochon ou non, mais au sens où nous ne pouvons pas savoir, *a priori*, le sens dans lequel il faudrait le savoir ». (Voir Benoist Jocelyn, *Concepts*, op. cit., p. 182.) J'ajouterai seulement qu'à mon avis, non seulement nous ne pouvons pas le savoir, mais qu'un tel sens n'est pas prédéterminé, donc *en l'état*, n'existe pas.

normative, et j'interprète l'*air de famille* comme ressemblance due à l'existence d'une règle commune implicite, c'est-à-dire, comme *ressemblance normative*.¹⁾

La ressemblance entre les applications différentes d'un même concept est ce que Wittgenstein appelle « air de famille » (chez Husserl cette notion correspond à la notion d'*Orientierung*). Benoist a raison d'appeler cette ressemblance « ressemblance normative ».

Le conceptuel émerge là, où il y a la norme², la nouveauté (non une répétition standardisée), où se pose une question comme « Qu'est-ce que c'est ? » ou « Que faire ? ». ³ Par exemple, le calcul lui-même (effectué de façon mécanique) ne contient rien de conceptuel. Le conceptuel apparaît seulement quand le calcul est une *action* du sujet (par exemple un calcul qui a été effectué pour la première fois).

Benoist fait la distinction entre le concept et la règle qu'il entend comme règle explicite. Par conséquent, « le fait qu'on ne suive pas entièrement les règles (...) ne veut pas nécessairement dire qu'on soit sorti du « concept » que ces règles seraient censées exprimer ». ⁴ (Benoist donne l'exemple d'une violation des règles d'immigration par les fonctionnaires d'une préfecture française, qui ne sont pas pourtant une violation du concept correspondant (de l'« esprit » de la règle).⁵)

La « pensée conceptuelle » est un pléonasme. Selon leur nature, le langage et la pensée sont conceptuels. Les notions bizarres comme, par exemple « contenu non-conceptuel » et « intentionnalité non-conceptuelle », sont conséquence d'une incompréhension ou compréhension restreinte de la notion de concept. Le conceptuel ne suppose pas nécessairement l'usage du langage. La pensée exprimée dans le langage et la pensée non-exprimée ont la même nature. En principe, toute pensée authentique (non pseudo-pensée) peut être exprimée dans le langage. Les « pensées privées », c'est-à-dire, les pensées qui n'ont pas de structure conceptuelle ne sont pas de vraies pensées, et elles ne peuvent être comprises, même par leurs porteurs. Les pensées « privées » au sens « pensées authentiques, mais idiosyncrasiques (qui ne sont pas largement publiques) », ont une structure conceptuelle, et en principe elles peuvent être comprises par d'autres gens, mais elles peuvent facilement être perdues, oubliées. La pensée, surtout la pensée associée à telle ou telle expérience (y compris expérience spécifique), est ancrée en elle, est nourrie par elle. La perte d'une expérience entraîne la perte du concept correspondant, la capacité de penser cette expérience.

¹ Pris François, « Le fossé explicatif dans la philosophie de l'esprit du point de vue de la deuxième philosophie de Wittgenstein vue comme un naturalisme normatif », thèse de doctorat de l'Université de Paris 4 Sorbonne, 16 mai 2008. (Diffusion ANRT 2009.)

² Cela dit il y a des normes (« grammaires ») différentes : il y a par exemple des normes physiques et il y a des normes phénoménologiques. (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, Paris, Vrin, 2011, p. 113.)

³ « Un concept, c'est une norme mentale, qui sert à mesurer si une chose est comme ceci ou comme cela. » (Voir Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, p. 133.)

⁴ Benoist Jocelyn, *Concepts*, *op. cit.*, p. 192.

⁵ Sur le concept de frontière Benoist dit : « La violence (...) n'est pas en aval du concept – dans ses transgressions et mésapplications -, mais bel et bien *en amont*, dans le corps même du concept ». (Voir *Ibidem*, p. 194.)

Selon Benoist, la pensée est réelle (et toujours contextuelle) et cette réalité est normative.¹ C'est-à-dire que « la réalité est ce qui est en question dans la norme, mais vient toujours aussi limiter celle-ci »². La pseudo-pensée n'est pas capable de distinguer. Les pseudo-concepts ne sont pas capables de distinguer entre les cas où ils peuvent être appliqués, et les cas où ils ne peuvent pas être appliqués.

La pensée est capable de contenir en elle la singularité de la chose, elle est capable de toucher la chose dans sa singularité, et non simplement renvoyer à elle de façon formelle. Les pensées de ce genre forment la substance phénoménologique de notre rapport avec le monde. Le « fossé » entre l'expérience et la pensée de l'expérience (« description » de l'expérience, sa « thématization ») - logique (et pas nécessairement réelle).

Dans ces essais, Benoist « dissout »/résout le problème du fossé explicatif, ou le problème difficile de la philosophie de l'esprit, dans le cadre du contextualisme wittgensteinien. (Voir aussi ma « dissolution »/solution wittgensteinienne du problème³ qui est, à mon avis, compatible avec celle de Jocelyn Benoist.)

Dans ces essais, Benoist établit de façon fascinante une relation entre la philosophie la plus abstraite et les questions sociales et politiques les plus concrètes. Cependant, une seule de ses interrogations m'a laissée dans la perplexité. C'est quand Benoist pose la question suivante : « Le *waterboarding* est-il de la torture ? »⁴ A mon avis, la réponse est évidente : oui, c'est de la torture. Oui, c'est inacceptable. Oui, c'est immoral et criminel. Nous ne pouvons pas le penser, parce que nous ne voulons pas le penser, et parce que nous ne faisons pas l'effort de le penser.

En conclusion, le lecteur trouvera dans deux essais de Jocelyn Benoist une longue liste des « crampes mentales »⁵, illusions, phantasmes, mythes, erreurs et confusions philosophiques,

¹ Moi-même, j'ai exprimé la réalité et la normativité (et aussi la naturalité) de la pensée, et sur le plan plus général, de la conscience, en termes de la notion wittgensteinienne du jeu de langage. (Voir Pris François, « Le fossé explicatif dans la philosophie de l'esprit du point de vue de la deuxième philosophie de Wittgenstein vue comme un naturalisme normatif », thèse de doctorat de l'Université de Paris 4 Sorbonne, 16 mai 2008. (Diffusion ANRT 2009.))

² Benoist Jocelyn, *Concepts*, Paris, Les éditions CERF, 2010/2011, p. 11.

³ Pris François, « Le fossé explicatif dans la philosophie de l'esprit du point de vue de la deuxième philosophie de Wittgenstein vue comme un naturalisme normatif », thèse de doctorat de l'Université de Paris 4 Sorbonne, 16 mai 2008. (Diffusion ANRT 2009.)

⁴ Benoist Jocelyn, *Concepts*, *op. cit.*, p. 170.

⁵ Les « crampes mentales » philosophiques résultent des ententes non-justifiées, placées sur les idées, qui discréditent ces idées. Par exemple, l'entente que la pensée singulière n'a pas de généralité ne doit pas être associée avec l'idée de la pensée singulière. La pensée singulière est une pensée. Celle-ci a la généralité du singulier. (Exemple : il y a une différence entre « être Sarkozy » et « penser Sarkozy ».) Dans un sens la généralité est une partie de la singularité (et non l'inverse).

Le principe le plus général de la généralité du concept est le principe *syntaxique* que Benoist emprunte à Gareth Evans, et qu'il généralise. Cette généralité est la suivante : Là où *Fa* est pensable, il y ait bien quelques *G, H, ...* etc. tels que *Ga, Ha, ...* le soient. Ce principe est applicable même à une expérience unique qui ne peut pas être reproduite (mais on peut revenir mentalement mille fois sur cette expérience unique). Tout objet, y compris un objet idiosyncrasique, a une forme de généralité qui est celle de sa disponibilité à la pensée. (Voir Benoist Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste*, Paris, Vrin, 2011, pp. 135-136.)

que l'auteur identifie et corrige, en appliquant la méthode thérapeutique wittgensteinienne. En même temps, les deux essais jettent les bases des philosophies contextualistes de l'esprit, de la phénoménologie et de la métaphysique positives.